

L'ours ou le chasseur : qui a tué qui? (le couple sujet-objet dans la typologie syntaxique stadiale, URSS 1930-1940)

Patrick SERIOT
Université de Lausanne

Résumé : Les grands syntacticiens de l'école marriste (I. Meščaninov, S. Kacnel'son, plus que N. Marr lui-même) ont, à la suite de A. Potebnja, élaboré une théorie de *l'évolution typologique stadiale* des schémas de la proposition, où la structure ergative (qui caractérise de nombreuses langues parlées en URSS) joue un rôle clé, comme passage vers l'étape finale que serait la structure nominative des langues indo-européennes. Les linguistes typologues soviétiques des années 1940 proposaient une alternative explicite au schéma platonicien du ὀρθός λόγος : Sujet - Prédicat, en proposant une triple nouveauté : a) la structure de la proposition est une catégorie changeante au cours de l'histoire; b) elle est en covariance stadiale avec l'histoire de la pensée; c) elle repose sur la relation *sémantique* Sujet (*Agens*) / Objet (*Patiens*).

On étudie ici l'histoire des présupposés philosophiques et idéologiques nécessaires à l'élaboration de la typologie syntaxique stadiale en URSS, à partir du cas concret de l'opposition entre structure ergative et nominative, et du rejet d'une partie de cette conception par J. Staline en 1950.

Mots-clés : archaïsme; co-variance; diathèse; émergence; ergatif; histoire de la pensée; langue et pensée; mentalisme; nécessité historique; primordialisme; proposition; Sujet / Objet; type.

«la langue sans la pensée, c'est la partie sans le tout» (Kacnel'son, 1947, p. 390)

«le langage sonore ne commence ni par les sons ni par les mots, mais par la proposition» (N. Marr, cité par Meščaninov, 1949, p. 34)

INTRODUCTION

Dans l'URSS de la terreur stalinienne, puis dévastée par les destructions nazies, et enfin se relevant exangue de la guerre, la production linguistique est prodigieuse. Du milieu des années 1930 à 1950, c'est un projet d'envergure qui se met en place, visant à reconstituer la covariance stadiale du langage et de la pensée par l'étude des stades d'évolution de la structure de la proposition dans toutes les langues du monde. C'est cette activité, intense mais mal connue, de *typologie syntaxique diachronique stadiale* dont j'aimerais rendre compte ici, autour d'une question : s'agissait-il d'un nouveau paradigme, comme les protagonistes du mouvement le prétendaient (une «science nouvelle», ou «linguistique marxiste»), ou bien était-ce un avatar de ce qu'ils appelaient la «linguistique bourgeoise»? Autrement dit, peut-on utiliser les catégories du même et du différent en histoire des théories linguistiques dans une comparaison entre l'Union soviétique et l'Europe occidentale à la même époque?

Ce travail de comparaison a pour point de départ un constat dérangeant : l'histoire des sciences humaines n'est pas cumulative. Non seulement des théories linguistiques incompatibles entre elles peuvent cohabiter dans un même organisme de recherche sans pouvoir (ni même sans doute éprouver le besoin de) se «falsifier» l'une l'autre, mais encore à un même moment peuvent coexister des courants théoriques différents dans différents pays en pure ignorance réciproque (par exemple, la linguistique en Tchécoslovaquie et en Allemagne dans les années 1930). D'où la nécessité de prendre en considération ce qu'on peut appeler, en première approximation, un «air du lieu», et non seulement «l'air (universel) du temps». Mais s'il faut rajouter la dimension de l'espace à celle du temps, encore doit-on noter que le temps n'est pas fait de sauts entre des moments de stabilité. Les paradigmes de Kuhn, les ruptures épistémologiques dans leur version Bachelard ou Althusser, ne conviennent pas à ces faisceaux de réinterprétation, à ces modèles qui s'épuisent lentement, comme des étoiles dont le noyau s'éteint peu à peu. «L'investigation du passé de la linguistique ne peut que tirer bénéfice de l'abandon de la quête des paradigmes » dit K. Percival (1976, p. 292).

Ainsi, de quoi parle la linguistique soviétique des années 1940? Tout empiriques et positifs que soient ses résultats, l'impression générale n'est ni d'une ressemblance exacte ni d'une étrangeté absolue, mais d'une sorte de *décalage*. Même si ses protagonistes affirment souvent être en dis-

continuité radicale avec la «linguistique bourgeoise»¹ de leur temps, on reconnaît bien la plupart de leurs préoccupations, on comprend les questions qu'ils posent. Pourtant, certaines de leurs thèses prennent explicitement le contre-pied du «climat d'opinion» européen contemporain. On cherchera alors du côté des *temporalités longues et déchirées*². Ni dans le temps ni dans l'espace il n'y a de brusques ruptures, mais de constantes réinterprétations de ce qui s'est fait avant ou de ce qui se dit ailleurs. Ainsi, les linguistes soviétiques des années 1940 ne lisaient sans doute pas la Grammaire de Port-Royal tous les jours. Mais ils la connaissaient, même sans l'avoir nécessairement lue. Parce qu'ils vivaient dans un monde qui la refusait, écho de la vieille lutte du romantisme allemand contre le cartésianisme. C'est un essai de reconstitution de ces courants souterrains qu'on va présenter ici.

Pour ce faire, une seule solution : l'utilisation systématique de sources primaires, parce qu'il y a nécessité de faire connaître ces textes à un public «occidental», et que les sources secondaires manquent terriblement. Il faut commencer, pas à pas, par reconstituer le contexte historique, politique, culturel, idéologique, philosophique, du travail des linguistes soviétiques des années 1940.³

L'histoire de la terminologie grammaticale et de l'analyse syntaxique dans toute l'Europe manifeste une culture commune évidente. La Russie y participe à part entière⁴. Certes, les linguistes soviétiques des années 1940 s'opposent à la «linguistique bourgeoise», mais leurs références sont essentiellement L. Morgan, E. Tylor, et l'anthropologie évolutionniste de la fin du XIXe siècle, sans doute vue à travers la lecture qu'en fait Engels (la *Dialectique de la nature* venait d'être traduite en russe — et publiée en allemand pour la première fois — en 1925). Quant à la «paléontologie linguistique», terme dont la paternité est revendiquée par Marr, on connaît

¹ La linguistique soviétique des années 1930-40 ne vit pas entièrement en vase clos : *l'Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes* de Meillet (1903) est traduite en russe en 1938, *Le langage* de Vendryès (1920) est traduit en 1937, *Langage* de Sapir (1921) est traduit en 1934.

² Dans un précédent travail consacré à la linguistique marriste et l'origine du langage, travail dont celui-ci constitue la suite, j'avais proposé, à propos de la comparaison, la notion de «trous de vers» utilisée en astrophysique. Il s'agit de ces couloirs temporels théoriques permettant de passer immédiatement d'une galaxie à une autre par les courbures de l'espace prévus par la théorie de la relativité (Sériot, 2005, p. 230). En œuvrant ainsi à une *épistémologie des décalages complexes* (*ib.*), on peut sortir de l'alternative stérile entre l'idéologie nombriliste et sans appel de la «science nationale» (ou incommunicabilité entre les cultures) et celle, naïve, de l'universalité unanimiste du savoir.

³ Les travaux «occidentaux» sur cette époque ne sont pas nombreux, mais certains sont fort utiles, cf. Thomas, 1957; Rigotti, 1972; Jachnow, 1979; Samuelian, 1981; Bruche-Schulz, 1984; Phillips, 1986; Lepschy, 1992; Havas, 2002, 2005. Curieusement, Jakobson, dans son exposé sur la typologie fait à Oslo en 1958, ne dit pas un mot sur l'école soviétique de typologie.

⁴ Sur l'impossibilité de tracer une dichotomie stricte entre le même et le différent dans l'histoire des grammaires en Europe occidentale et orientale et l'inadéquation de la notion de «tradition» en histoire de la linguistique, cf. Sériot, 2007.

son utilisation par Adolphe Pictet (1877), et la critique qu'en fait Saussure (*CLG*, p. 306 sqq.).

Jürgen Trabant (1995, p. 58) oppose, pour décrire la situation de la linguistique en Allemagne dans la première moitié du XIX^e siècle, le «projet Amérique» (Humboldt et la diversité des langues) au «projet Inde» (Bopp et l'unité des langues indo-européennes). Or le travail des linguistes soviétiques dans les années 40 ne s'inscrit pas dans cette dichotomie. Proposons le nom de *projet japhétique* pour désigner cette quête de l'unité de langage de l'humanité toute entière à travers le «processus glottogonique unique» : pour les linguistes de la mouvance marriste, toutes les langues de l'humanité passent par des *stades* identiques, dont l'ordre de successivité est toujours le même. Ces stades de langue⁵ correspondent à des stades de la pensée, elle-même conditionnée par la successivité des stades des formations socio-économiques. Comme pour Plekhanov ou Boukharine, la langue et la pensée sont ici des phénomènes de la superstructure.

Pourtant, après la mort de Marr (1934), le courant principal⁶ s'infléchit. La paléontologie linguistique de Marr était une machine à remonter le temps. Dans son orientation phylogénétique, elle se focalisait essentiellement sur l'état le plus archaïque des langues⁷. Elle cherchait à faire revivre l'enfance de l'humanité, au point qu'on peut soupçonner que ce qui importait le plus à Marr était la quête de sa propre monogénèse.

Entre 1934 et 1950, en revanche, l'enjeu du travail des linguistes est un voyage au centre de la pensée. La langue, représentée essentiellement par sa structure syntaxique⁸, est une voie d'accès à ce qui n'est pas elle : la pensée, la conscience, ou «l'idéologie». On se trouve devant une hypothèse phylogénétique forte : plus qu'une linguistique, la typologie stadiale soviétique est une anthropologie philosophique, pour laquelle la structure de la proposition est un moyen de parvenir à ce que l'anthropologie physique ne peut connaître : les structures historiques de la pensée. Pour cela, il faut d'abord que la linguistique ne soit *pas* une science autonome, qu'elle soit «liée» aux autres domaines du savoir.⁹ Il faut ensuite qu'elle soit une

⁵ Ces stades peuvent être également appelés «formations linguistiques» (Serdjučenko, 1931, p. 173), ou «formations syntaxiques» (Kacnel'son, 1940, p. 72), correspondant aux «formations sociales» que représentent les étapes successives de développement socio-économique de chaque «collectivité sociale».

⁶ Par *courant principal*, j'ai tenté de rendre en français l'expression anglaise *mainstream*, fréquemment employée en histoire des sciences humaines et sociales.

⁷ Cette tentative de reconstitution de la pensée primitive, quête de l'archaïsme, du commencement absolu, s'inscrit étonnamment dans la problématique philosophique du XVIII^e siècle. Cf. à ce sujet Sériot, 2005.

⁸ Le mot le plus couramment utilisé pour désigner cette structure est *stroj*, calque de l'allemand *Bau*. Le vocabulaire humboldtien est omniprésent.

⁹ Le reproche constant qui est adressé à la «linguistique bourgeoise» est d'être «immanentiste», c'est-à-dire de ne s'occuper que de «la langue envisagée en elle-même et pour elle-même». Le *CLG*, traduit en russe en 1933, focalise sur lui le feu de la critique, cf. Vvedenskij, 2000.

science des «lois de l'évolution». Il faut enfin que le signe ne soit pas simple forme, mais «lien indissoluble» entre forme et contenu. Par ces trois principes épistémologiques, c'est la question du rapport entre sciences de l'homme et de la société et sciences de la nature qui est posée.

Un mot clé de l'époque est le *monisme*¹⁰, qui fait pendant à la théorie du *lien* et à celle du *tout*. Si dans les années 1920 en URSS la linguistique se préoccupe essentiellement du *lien* langue/société, à partir des années 30 elle se tourne vers un autre *lien* : langue/pensée. Pour cela, il faut que tout soit lié à tout, pour ne faire qu'une immense *totalité*, où chaque élément répond aux autres. Le *processus glottogonique unique*, principe de base du marrisme, n'est qu'une facette de ce grand Tout.

C'est le monisme, également, qui fait rechercher une *homologie* entre la méthode de connaissance et l'objet à connaître : si ce dernier est complexe et lié au reste des phénomènes, la méthode doit aussi être complexe et liée aux autres sciences. Ainsi, dans le monde francophone, il y a un hiatus parfaitement net entre l'objet d'étude d'un préhistorien comme Leroi-Gourhan et celui des linguistes. Les scientifiques soviétiques des années 30-40, au contraire cherchent à construire une *synthèse des sciences*, où tout renvoie à tout : la langue à la pensée, la linguistique à la psychologie sociale, la typologie diachronique à l'archéologie préhistorique. C'est le même idéal de connaissance totale et de «science intégrale» que prônent aussi bien Troubetzkoy que Jakobson dans sa période pragoise¹¹. Il s'agit d'un univers épistémologique, ou du moins, d'un système de valeurs fort différent de celui de Saussure, lequel ne retient de la totalité du réel que ce qui est *pertinent* en fonction du «point de vue» décidé au départ de l'investigation.

I. LES PRINCIPES DE LA TYPOLOGIE STADIALE

Comme Hugo Schuchardt avant eux, les typologues stadialistes soviétiques cherchent à résoudre l'entêtante énigme des ressemblances entre faits génétiquement non apparentés. Mais ils mettent en avant la nécessité dans la successivité temporelle des *types*, là où Meillet, dans un jugement sans appel, ne voyait qu'«amulette»¹².

¹⁰ L'opposition entre monisme et dualisme est revenue sur le devant de la scène en France récemment, cf. Bricmont, 2000, qui refuse l'idée que le domaine du mental puisse faire l'objet d'une type de scientificité différent de celui des sciences de la nature.

¹¹ Sur la notion de «science intégrale» chez les «Russes de Prague», cf. Sériot, 1996 et 1999. Sur celle de «linguistique intégrale», voir l'ensemble des travaux de Coseriu. Sur la notion d'«homme intégral» dans la psychologie et la philosophie en URSS dans les années 1920-1930, cf. Zarubina, 2008.

¹² «Il [ce classement d'après les traits généraux de structure] s'est trouvé dénué de toute utilité soit pratique, soit scientifique; c'est une amulette dont aucun linguiste n'a pu tirer parti» (Meillet, 1921, p. 76).

1.1 LE THÉORÈME DE PLATON : LA PENSÉE OU LA LANGUE?

Si le théorème de Pythagore est démontrable, vérifiable, qui plus est, en tout temps et en tout lieu, ce n'est pas le cas de ce que S. Auroux appelle «le théorème de Platon»¹³ qu'il serait sans doute préférable de nommer «axiome», qui s'énonce ainsi :

Des noms tout seuls énoncés bout à bout ne font donc jamais un discours, pas plus que des verbes énoncés sans l'accompagnement d'aucun nom. (Platon : *Le Sophiste*, 362a)

Le «théorème de Platon», à vrai dire, présente bien des points obscurs. Il se situe sur un plan fort éloigné de la syntaxe des langues naturelles, et surtout, n'est ni démontrable, ni encore moins vérifiable en tout lieu et en toute langue (cela n'a d'ailleurs rien à voir avec le but que se fixait Platon). L'objet de Platon n'est en aucun cas l'opposition verbo / nominale des langues indo-européennes, mais la logique du *jugement apophantique*, c'est-à-dire la possibilité de rapporter une proposition (au sens logique) à la *vérité* ou à la fausseté d'un état de faits : possibilité d'émettre un jugement susceptible d'être confronté à la vérité, d'être *évaluable* en termes de V/F, à la différence de l'opinion (*doxa*), qui fait le délice des sophistes dans la démonologie de Platon.

Après avoir servi de modèle d'analyse syntaxique inébranlable à l'ensemble du monde chrétien¹⁴ (Russie incluse), le «théorème de Platon» commence à la fin du XIX^e siècle à subir les assauts d'une critique frontale venant de deux côtés opposés.

Il y a plusieurs façon de remettre en cause le «théorème de Platon» :

- à partir du logicisme contre la grammaire (Frege);
- à partir de la grammaire contre le logicisme : vision sémantique de la syntaxe (Tesnière).¹⁵

¹³ Cf. Auroux, 1996, p. 25-27 et son article dans le présent recueil.

¹⁴ La Grammaire de Port-Royal (1660) reprend le théorème en y ajoutant la copule : «Le jugement que nous faisons des choses, comme quand je dis la terre est ronde, s'appelle PROPOSITION ; et ainsi toute proposition enferme nécessairement deux termes ; l'un appelé sujet, qui est ce dont on affirme, comme *terre* ; et l'autre appelé attribut, qui est ce qu'on affirme, comme *ronde* ; et de plus la liaison entre ces deux termes, *est*.» Une exception semble être la *Minerve* de Sanctius (1594).

¹⁵ L'abandon par Frege de la structure Sujet /Prédicat est considérée par bien des logiciens comme une *libération* par rapport à la grammaire : «L'idéographie de Frege libère la logique de l'emprise du langage. Un exemple particulièrement fâcheux de cette subordination de la logique à la grammaire nous est fourni par l'habitude de décomposer toute proposition en un sujet et un prédicat» (Blanché, 1970, p. 312). Paradoxalement, c'est ce *même abandon* qui est considéré par bien des linguistes, au contraire, comme une libération par rapport à la logique : «Se fondant sur des principes logiques, la grammaire traditionnelle s'efforce de retrouver dans la phrase l'opposition *logique* entre le *sujet* et le *prédicat*, le sujet étant ce dont on dit quelque chose, le prédicat ce qu'on en dit. [...] Il ne faut voir dans cette conception qu'une survivance

Les typologues stadialistes soviétiques des années 30-40 pratiquent un même rejet du théorème de Platon (qu'ils ne citent jamais, mais qui est implicite dans leur critique du «logicisme» de la linguistique indo-européaniste), mais à partir de bases différentes :

- a) le principe du *lien* : il y a co-variance entre langue et pensée
- b) le principe historiciste : les catégories grammaticales, y compris la structure de la proposition, ne sont pas fixes, mais évoluent avec le temps.

Les typologues soviétiques des années 30-40 ont pour principe de base que nul «fait de langue» n'existe en dehors du «lien» entre forme et contenu. Autrement dit, étudier une forme seule revient à passer à côté de ce qui fait l'objet de la science du langage. Il s'agit d'une prise de position résolument anti-positiviste, anti-mécaniste, où le behaviorisme de Bloomfield fait figure de repoussoir principal, à côté des néo-grammairiens du siècle précédent. *Une forme sans contenu ne constitue pas un fait grammatical*. Ce principe, ni prouvé ni justifié, est un postulat explicite, constamment répété, posant ainsi un cadre préalable à toute investigation. Connaître et décrire un contenu de pensée, ou de conscience, grâce à l'étude des structures syntaxiques, est pour eux un objectif licite et accessible. On reconnaît là le principe de la «sémantique grammaticale», suivi à la même époque par Jakobson (1936), faisant référence aux linguistes russes slavophiles du XIX^e siècle (K. Aksakov, 1860), principe selon lequel à toute construction syntaxique (par exemple une structure impersonnelle) correspond une «signification commune» (*Gesamtbedeutung, obščee značenie*). Mais en même temps ils expliquent les faits de langue par les faits de pensée, tenus pour acquis. C'est ce principe du lien nécessaire forme / contenu qui, à lui tout seul, fonde la nécessité du mentalisme, appelé ici anti-formalisme¹⁶.

S'appuyant sur un principe «moniste», pour lequel toute reconnaissance d'un inconscient serait la voie ouverte à un dualisme idéaliste à l'intérieur de la conscience¹⁷, les typologues soviétiques des années 1930-40 mettent en place un cadre théorique permettant d'affirmer que la pensée est

non encore éliminée de l'époque, qui va d'Aristote à Port-Royal, où toute la grammaire était fondée sur la logique. En effet, tous les arguments qui peuvent être invoqués contre la conception du nœud verbal et en faveur de l'opposition du Sujet et du Prédicat relèvent de la *logique formelle a priori*, qui n'a rien à voir en linguistique. Quant à l'observation strictement linguistique des faits de langue, les conclusions qu'elle permet a posteriori sont de toute autre nature. Dans aucune langue aucun fait proprement linguistique n'invite à opposer le Sujet et le Prédicat» (Tesnière, 1976, p. 103-104). Sur ce paradoxe, cf. Sériot, 2000, 2004.

¹⁶ La notion de «forme» et de «formalisme» dans la culture scientifique en Russie mériterait un travail de grande ampleur. Dans une première approche, on peut dire que si la formalisation en «Occident» avait pour but de *libérer* la logique des imprécisions dont les langues naturelles sont naturellement porteuses (cf. Meyer, 1982, p. 21), le formalisme en Russie a toujours été en butte à l'accusation de couper la forme de son «contenu», et donc de rompre l'unité du signe. Sur la théorie de la forme dans la linguistique en Russie, cf. l'article de F. Fici dans ce même numéro.

¹⁷ Telle est la thèse centrale, par exemple, du livre de V. Vološinov *Frejdzim*, 1927.

transparente à elle-même, que l'intérieur est connaissable par l'extérieur, la pensée par la langue, et le contenu par la forme.

Ce n'est alors ni la structure Sujet/Prédicat qui est retenue comme schéma explicatif du parallélisme langue/pensée, ni la structure fonction / argument, mais le couple *sémantique* Sujet/Objet au niveau d'une matrice cognitive de la structure propositionnelle, qui, à son tour, constitue le fondement de la *typologie de contenu* (*kontensivnaja tipologija*, *content-typology*, cf. chap. 2).

On ne trouve pas dans ces travaux de manipulation syntaxique, pas de paraphrase, pas de transformation, mais une démarche consistant à toujours aller chercher derrière la langue quelque chose qui n'est pas elle : la *pensée* (dont la métalangue de description est de l'ordre de la représentation d'une structure actantielle *sémantique* Sujet/Objet : qui fait quoi à qui?¹⁸). En fait, il n'y a aucune interrogation de métalangage : la notion de «relation Sujet/Objet» [*sub"ektno-ob"ektnoe otnošenie*] est tenue pour suffisamment claire et évidente. Mais surtout, c'est elle qui est présentée comme le but ultime de l'analyse.

Le travail des typologues des années 30-40 est marqué d'un grand optimisme. Ici jamais le moindre doute, jamais la moindre méfiance envers la langue, ce n'est pas une *Sprachkritik*. Pas de soupçon d'ambiguïté, jamais de défaut de langue. La langue est en adéquation parfaite avec la pensée, dont elle sert de révélateur, même si, en même temps, elle contient des «survivances» d'un état antérieur. La langue est miroir transparent tout en étant une couche géologique opaque. Le principe est que rien, de la langue, n'a de valeur autonome. Le but ultime de l'investigation est le «*jazykovoe sodržanie*» : contenu linguistique, ou contenu de langue¹⁹.

Si pour Bloomfield, appliquer à la langue le modèle des sciences de la nature impliquait de rejeter la *sémantique* en dehors du champ d'investigation, et le «*mentalisme*» en dehors de la scientificité, pour les typologues soviétiques des années 30-40 le même idéal de transfert du modèle naturaliste aboutit à un objectif inverse : la pensée et la langue étant des catégories de la superstructure, l'étude moniste des liens et du Tout permet de pénétrer dans la psychologie collective (ou psychologie sociale) d'un type de société. On est, malgré les apparences, très loin d'une «histoire des mentalités» étudiée à partir des documents écrits d'une époque et d'un lieu

¹⁸ La notion de «sujet» [*sub"ekt*] dans la typologie stadiale des années 30-40 n'a rien à voir ni avec le sujet logique, ni avec le sujet psychologique, ni avec le sujet grammatical. Il s'agit de la notion *sémantique* d'Agent (vs Patient).

¹⁹ L'expression «*jazykovoe sodržanie*» est à l'évidence un calque de l'allemand *Sprachinhalt(forschung)*, thème fondamental de la linguistique en Allemagne des années 1930, par exemple chez Leo Weisgerber. De même, dans la linguistique en Russie post-soviétique, un terme-clé est *kartina mira*, calque du terme allemand *Weltbild*. Étudier les voies de pénétration de cette terminologie allemande en Russie fera l'objet d'un prochain travail. Sur les rapports entre la sociolinguistique soviétique des années 1920-1930 et la *Völkerpsychologie* allemande, cf. Brandist, 2006a.

donnés : la typologie stadiale n'est pas l'Ecole des Annales. La «mentalité» ici se déduit des relations actancielles de la structure de la proposition, systématiquement associée à une représentation mentale, nommée «contenu». On comprend alors le refus de la notion de «signifié» saussurien, qui encourt le reproche de notion «immanentiste» : la linguistique ne doit pas être coupée du monde, son objet *est* dans le monde.

Les typologues stadialistes refusent l'idée que derrière les formes particulières des langues on puisse supposer une logique universelle. C'est pourtant bien un ordre universel qu'ils reconstituent : une histoire, ou plutôt une *phylogénèse de la cognition*. S'ils prennent pour référence Potebnja (1835-1891), qui représente un très fort courant psychologue en linguistique, c'est que, sans le dire, ils s'occupent bien de psychologie comme base de la structure de la proposition, exactement comme leur contemporain Tesnière²⁰, pour qui

[...] il est évident que la pensée d'un sujet parlant ne conçoit pas psychologiquement de la même façon un verbe susceptible de ne régir qu'un actant, un verbe susceptible de régir deux ou trois actants, et un verbe qui n'est susceptible d'en régir aucun. (in Neveu, 2004, art. «valence»)

Comme Tesnière leur contemporain, les typologues soviétiques des années 40 refusent l'analyse logique de la phrase, mais ils avancent un argument d'un ordre différent, l'historicité de la structure de la proposition, en s'appuyant sur les idées de Potebnja :

La conception de la langue comme organe changeant de la pensée a pour conséquence que l'histoire de la langue, prise sur un laps de temps suffisamment grand, doit donner toute une série de définitions différentes de la proposition. (Potebnja, 1874 [1958, p. 83])

Pour Potebnja les parties du discours, comme les membres de la proposition, sont des catégories historiques. En termes de typologie stadiale on pourrait dire ainsi que le théorème de Platon décrirait un stade extrêmement *récent* de l'histoire de la pensée humaine. Quoi qu'il en soit, la typologie stadiale soviétique des années 40 introduit deux changements importants par rapport au «théorème de Platon» :

- le schéma n'est plus une *structure* Sujet/Prédicat, mais un *rapport sémantique* Sujet/Objet inscrit dans les formes de la grammaire;
- il ne s'agit plus d'un problème de logique apophantique (qui dit quoi au sujet de quoi et rapport à la Vérité), mais de l'évolution historique (stadiale) du lien langue/pensée (rien de plus étranger à Platon ou Aristote que la pensée puisse avoir une histoire).

²⁰ Une différence, cependant, et de taille, entre les typologues soviétiques et Tesnière : chez ce dernier il n'y a aucune forme d'herméneutique, ni de stadialisme, ni de réflexion sur le rapport langue/pensée.

Tout comme la Grammaire de Port-Royal, la typologie stadiale s'occupe des opérations de pensée, mais elle a de la pensée une conception toute différente : il ne s'agit pas des *opérations de l'esprit* (le jugement), mais d'une sorte de reflet des relations sociales, qui n'a rien à voir avec une opération volontaire ou consciente de l'entendement.

La typologie stadiale soviétique des années 30-40, tout en rejetant le «formalisme» des néo-grammairiens, partage avec la linguistique la plus traditionnelle le postulat de la proposition est à la fois l'unité maximale de la linguistique et l'unité de base de la pensée (on dirait actuellement des processus cognitifs). Elle ne nourrit aucun intérêt pour la dimension discursive ou textuelle. S'ils connaissaient bien Sapir, Uhlenbeck et Schuchardt, ces contemporains de Bakhtine et de Vološinov ne se souciaient nullement d'une problématique interactionniste. Pourtant, ils appartenaient bien au même monde scientifique que ces derniers, par le primat de la syntaxe sur la phonétique et la morphologie (et non de la sémantique lexicale comme pour Marr). Pour Vološinov en effet :

[...] dans notre interprétation des phénomènes vivants du langage, ce sont les formes syntaxiques qui doivent avoir la primauté sur les formes morphologiques et phonétiques. (Vološinov, 1929, p. 110)

On peut trouver à l'envi à cette époque dans la linguistique soviétique en général cette idée force du primat de la syntaxe sur la morphologie :

La réalité et la pensée ne peuvent être exprimées dans la langue que sous la forme de la proposition. C'est pourquoi la syntaxe est la partie de la grammaire dans laquelle se dévoile le sens authentique de l'existence de tous les autres éléments grammaticaux. [...] Toute démonstration scientifique de l'existence de tel ou tel sens d'un mot, de telle ou telle forme de ce mot (par exemple déterminer le nombre des parties du discours, des cas, des formes de conjugaison, etc.) ne peut se faire qu'à partir des formes syntaxiques : la proposition ou le syntagme. (Jakovlev, 1940, p. 6, cité d'après Klimov, 1981, p. 45)

Meščaninov (1883-1967) avait même envisagé un temps d'exclure totalement la morphologie des éléments autonomes de la structure d'une langue (1940, p. 37-42), avant de renoncer à cette voie dès la fin de la guerre.

Enfin, notons que Marr également envisage la structure de la proposition comme reflet de la structure sociale : après avoir rappelé que dans les langues flexionnelles chaque mot peut à la fois exprimer une chose, sans rapport au temps et à l'espace, et les relations de cette chose aux autres choses, il écrit :

La relation d'un objet à l'espace, c'est une relation depuis un passé lointain, pour la langue orale des premiers temps, aux personnes ou aux objets personnifiés, c'est dans la vie l'expression de l'interrelation statique des membres de la so-

ciété, ce qui correspond dans la langue à l'interrelation des membres de la proposition. La proposition, c'est l'expression, par des mots dénotant des notions et des représentations, d'une pensée déterminée, reflétant dans les relations des mots de la phrase les relations des objets. Et lorsque ces relations trouvent leur expression formelle dans les changements des mots spécialement prévus à cet effet, c'est ce qu'on appelle la déclinaison. Ce but est atteint non seulement par l'expression des relations entre les objets, mais par l'accord des mots désignant ces objets, de la même façon que s'accordent dans la vie les membres de toute organisation de production. (Marr : *Obščij kurs*, dans Marr, 1936, p. 49)

Cette idée-force que la structure de la proposition refléterait directement une vision du monde sociale est contamment reprise, dans un style moins obscur, par Meščaninov :

La proposition, dans la façon dont elle associe les mots, transmet une représentation sur les choses et les processus, et c'est en cela que s'exprime la perception de la réalité. (Meščaninov, 1945, p. 109)

La typologie syntaxique stadiale est ainsi une théorie de la covariance, ou plutôt une grande *théorie des correspondances*, entre la structure de la langue et la structure de la pensée, elle-même en correspondance avec la structure du réel à un moment donné pour une société donnée.

1.2. LE DEVENIR PERMANENT, OU L'ANTI-KANTISME

La linguistique soviétique des années 1930-40 ne se contente pas d'étudier *comment* les langues changent. Elle s'attaque à une question autrement plus difficile : savoir *pourquoi* (la cause) et *pour quoi* (le but) elles changent. Elle s'inscrit dans une philosophie raisonnée, explicative, «marxiste» de l'histoire : rien de ce qui arrive n'est dû au hasard, il doit y avoir une raison profonde, cachée, une logique interne des événements, une logique de l'évolution.²¹

Il s'agit bien d'un *uniformitarisme*²² strict : comme le note Castoriadis, «La théorie marxiste de l'histoire, et toute théorie générale et simple du même type, est nécessairement amenée à postuler que les motivations fondamentales des hommes sont et ont toujours été les mêmes dans toutes les sociétés» (Castoriadis, 1999, p. 36-37). Dans tous les cas, on cherche des *lois*²³ de l'évolution. Ce modèle uniformitariste, cependant, a la particulari-

²¹ La notion de «logique de l'évolution» est partagée par des linguistes russes qui n'ont rien à voir avec le marxisme, tels que N. Troubetzkoy (cf. Sériot, 1996, 1999).

²² Sur l'uniformitarisme en linguistique (ou importation du modèle géologique de Lyell), cf. Christy, 1983.

²³ Le terme employé n'est pas *zakony* ('lois'), mais *zakonomernosti*, traduction exacte de l'allemand *Gesetzmäßigkeit*. Le dictionnaire de philosophie de Lalande expose très clairement l'impossibilité de traduire ce dernier terme en français. Il s'agit d'une sorte de mouvement interne, et, en tout état de cause, *naturel*. Ici, c'est la recherche des lois internes gouvernant la pensée et la conduite humaines qui est l'enjeu.

té d'être *saltationniste* : les types de langues ne se succèdent pas le long d'une ligne temporelle continue comme chez Darwin, mais par sauts, par «révolutions» : quelques réminiscences de Cuvier semblent s'être glissées dans le modèle, déjà fort complexe.

Dans cette forme originale de humboldto-engelsisme qu'est la typologie stadiale soviétique des années 1930-40, la langue est le miroir de la pensée, elle-même reflet des conditions matérielles de la vie sociale, qui sont, à leur tour, la conséquence de la base économique (rapports de production). De même que la langue fait partie de la superstructure, la pensée ici est assimilée à l'idéologie, elle-même à comprendre au sens de *Weltanschauung* générale d'une communauté parlante homogène. Comme la base économique évolue par sauts qualitatifs, la langue, comme la pensée, évolue par sauts, par bonds révolutionnaires.

Malgré les attentes du Proletkult, la révolution n'a pas fait table rase de toute science antérieure. Elle n'a pas effacé les valeurs mêmes qui l'avaient rendue possible. C'est ici qu'il va falloir présenter deux personnages clés pour notre propos : Veselovskij et Potebnja.

Aleksandr Veselovskij (1838-1906), était historien des langues et des littératures à l'université de Saint-Petersbourg. Un des nombreux centres de recherche des années 1920 ayant servi de base aux études marristes, l'ILJaZV (Institut pour l'étude des langues et littératures d'Orient et d'Occident) avait à l'origine le nom d'«Institut Veselovskij» (Clark, 2004, p. 54; Brandist, 2006, p. 147). De nombreux principes de Veselovskij ont inspiré les marristes : une poétique historique, préférable à une poétique qui recherche des invariants; une théorie stadiale de l'histoire du langage humain qui dans ses grandes lignes est très proche de celle de Marr ; l'intérêt pour la paléontologie du langage et la pensée pré-logique. Comme tant d'intellectuels russes de sa génération, Veselovskij était très influencé par Humboldt et l'idée que la langue *est la pensée*²⁴, ou que la langue est une énergie (*die Sprache als Energie*). On peut dire que l'interprétation diachronique stadiale que font les linguistes marristes des années 30-40 de la typologie syntaxique est l'équivalent du travail que Veselovskij avait fait en proposant une réinterprétation diachronique de la classification aristotélicienne des genres (cf. à ce sujet Ivanov, 1976, p. 8-11).

Le second grand continuateur de la pensée humboldtienne en Russie est Aleksandr Potebnja (1835-1891), qui fut professeur de philologie slave à l'Université de Kharkov. Comme Veselovskij, il insiste sur l'historicité des objets de savoir, qui s'étend à la définition même de la notion grammaticale de proposition :

Si l'on entend la langue en tant qu'activité, il est impossible d'envisager les catégories grammaticales telles que verbe, substantif, adjectif, adverbe, comme quelque chose d'immuable, déduit une fois pour toutes des propriétés éternelles

²⁴ La poétique historique de Veselovskij, par son historicisation de la notion de genre littéraire et son anti-aristotélisme explicite, a également joué un grand rôle dans l'élaboration de la théorie des genres de Bakhtine, cf. Emerson & Holquist, 1986, p. 8 et Sériot, 2008.

de la pensée humaine. [...] Mais avec le changement des catégories grammaticales change inévitablement la totalité dans laquelle elles apparaissent et se modifient, à savoir la proposition. (Potebnja, 1874 [1958, p. 82-83])

Après la Révolution de 1917, les sciences sociales en Union Soviétique reposent sur le principe explicite que la société est un objet de connaissance auquel peuvent s'appliquer les «lois inexorables» découvertes dans les sciences de la nature. C'est un principe *moniste* d'explication du monde qui se met ainsi en place.

C'est ainsi que l'histoire jusqu'à nos jours se déroule à la façon d'un processus de la nature et est soumise aussi, en substance, aux mêmes lois de mouvement qu'elle. (Fr. Engels : Lettre à Joseph Bloch du 21 septembre 1890, in Marx & Engels, 1961, p. 155, cité par Castoriadis, 1999, p. 32)

Mais le monisme ne peut à lui tout seul expliquer la spécificité du discours sur la langue en URSS dans les années 1930-1940. Un second principe en fonde l'armature : le principe de *totalité*, qui revient à ceci que rien, dans le monde, n'existe de façon *séparée* ou *abstraite*. Si tout est lié de façon concrète, alors la théorie elle-même doit pouvoir rendre compte de ce lien généralisé et de cette totalité formé par l'objet à connaître, elle doit lui être homomorphe.

Or quel est l'auteur qui rassemble en lui tous les reproches qu'une théorie du lien et de la totalité peut accumuler contre un adversaire incontournable, sinon Emmanuel Kant, philosophe des limites et des dualités? C'est l'accusation de «kantisme» qui permet aux linguistes stadialistes à la fois de s'appuyer sur Potebnja et de s'en démarquer :

La présence d'un nombre considérable d'éléments non dépassés de kantisme dans la philosophie du langage de Potebnja met à l'ordre du jour, en tant qu'une des tâches les plus urgentes de la linguistique soviétique, une réélaboration critique de son héritage scientifique à partir des positions du matérialisme dialectique. (Kacnel'son, 1948, p. 84)

Potebnja sert de première caution à la vision historiciste des catégories grammaticales, celle de proposition en premier lieu, tout en donnant la possibilité de construire une typologie syntaxique stadiale qui ne soit «pas idéaliste, [c'est-à-dire] coupée de la réalité concrète» (*ib.*, p. 90) ou qui comprenne l'évolution grammaticale autrement que comme un «processus immanent d'évolution de la technique d'expression, non directement lié à l'évolution de la connaissance de la réalité» (*ib.*). C'est ainsi que s'établit une opposition radicale entre une linguistique «marxiste», dont l'objet d'étude, la langue, est *lié* aux autres parties de la grande totalité à la fois naturelle et humaine qu'est la société, et une linguistique «bourgeoise», c'est-à-dire kantienne, reposant sur des catégories abstraites, a priori, coupées du réel concret et historique. L'idée qu'il puisse exister des «catégories a priori de l'entendement» est irrecevable pour la typologie stadiale soviétique. On

retrouve là très exactement l'opposition de Herder à ce que Z. Sternhell (2006) appelle les «Lumières franco-kantiennes», autour du couple-clé *abstrait / concret*.²⁵

1.3. L'ORDRE OU LE CHAOS?

La linguistique marxiste des années 1930-40 n'est pas une pure spéculation. Comme l'école de Bloomfield, elle part des «observables». Mais elle les *dépasse* ensuite pour retrouver l'ordre qui est caché derrière l'apparence du désordre. En cela, elle poursuit un courant de pensée profondément ancré dans la culture philosophique et scientifique en Russie.

Comme les autres séries de phénomènes, les phénomènes linguistiques semblent à première vue n'être que chaos, désordre et confusion. Mais la raison humaine possède une capacité innée à éclaircir ce chaos supposé et y trouver l'ordre, l'harmonie, la systématité, les liens de causalité. (Baudouin de Courtenay, 1889 [1963, t. I, p. 206])

De même que Troubetzkoy opposait les «sciences descriptives» aux «sciences interprétatives» comme une première approche, empiriste, au véritable travail scientifique (cf. Sériot, 1996a, p. 29), les typologues syntacticiens, à partir d'un immense travail de description de langues mal connues d'Asie du Nord-Est ou du Caucase, cherchent à reconstituer rien moins que l'histoire générale de la pensée humaine, au sens de capacité cognitive collective historiquement déterminée. Là encore, la linguistique soviétique des années 30-40 n'apparaît pas sur un terrain vierge, mais réélabore des principes appartenant à la doxa scientifique en Russie, en les adaptant à un marxisme qui tient plus de Engels, Plekhanov et Boukharine que de Marx. La recherche du *lien* entre la langue et l'homme, entre la langue et la société va souvent tenir lieu de méthode. Baudouin de Courtenay (1845-1929) en 1909 indiquait, à propos de l'objet de la linguistique :

...la grandeur réelle n'est pas la 'langue' séparée abstraitement de l'homme, mais seulement l'homme comme porteur d'une certaine pensée langagière. Nous n'avons pas à classer les langues, mais seulement à donner une caractérisation comparée des êtres humains en fonction de leur pensée langagière. (Baudouin de Courtenay, 1909 [1963, t. II, p. 182])

On comprend alors le reproche constant fait à Saussure dans la linguistique soviétique, à différentes époques : ne pas voir l'ordre et la nécessité dans la diachronie n'est qu'un aveu de faiblesse et d'impuissance scientifique, comme ne pas voir l'historicité de la proposition est la marque d'une pensée «métaphysique».

²⁵ Sur le refus des Lumières chez Vološinov au tournant des années 1920-1930, cf. Sériot, 2008a.

Lorsque Sapir, Brøndal, Hjelmslev et d'autres linguistes étrangers soulignent l'universalité des membres de la proposition ou des parties du discours (ou des unes et des autres), voilà un beau témoignage du caractère métaphysique et anti-historique de la linguistique bourgeoise. Ainsi, par exemple, pour définir les membres de la proposition, Brøndal écrit que 's'y manifeste l'essence interne de la proposition, qui reste toujours et partout égale à elle-même, universelle et immuable, parce que inhérente à la pensée humaine universelle et permanente'. (Kacnel'son, 1949, p. 52)²⁶

Dans les années qui suivent la «discussion linguistique de 1950», c'est exactement la même citation de Brøndal qui sera reprise par Budagov (1954, p. 22). Malgré le détronement du marrisme, une constante se profile dans la linguistique soviétique : une philosophie de l'histoire qui a pour but de *donner un sens* à tout changement dans les formes de langue. Cette citation de Brøndal donne l'occasion à Budagov (1910-2001) de s'appuyer sur la célèbre phrase de Saussure selon qui «vouloir établir les lois d'évolution de la langue revient à vouloir 'êtreindre un fantôme'» (CLG, p. 30), pour reprocher à ce dernier de ne voir que du *hasard* dans la diachronie, de la non-systématicité dans l'évolution des langues. On connaît l'alternative à Saussure proposée en Union Soviétique : *seule l'histoire est scientifique*. Ici encore, c'est la ligne de pensée initiée par Herder qui sert de fondement épistémologique au discours des sciences humaines et sociales.

1.4 APRÈS MARR : LA COVARIANCE SYNTAXE / PENSÉE COLLECTIVE

Marr confondait un peu vite le discours sur l'origine et la science de l'histoire, le modèle théorique et l'enregistrement des faits. Après sa mort (1934) la linguistique stadiale ne va plus œuvrer à retrouver l'état primitif d'un langage sans les langues, mais à décrypter les arcanes de la pensée derrière l'organisation de la phrase. Abandonnant le primordialisme effréné de leur mentor, les disciples tentent de retrouver le lien qui unit le dire et le penser, de mettre au jour les tréfonds de la conscience collective par l'étude de la structure de la proposition, censée refléter, ou imiter, la structure de la pensée, elle-même conditionnée par la structure de la société dans laquelle la langue est parlée. La linguistique soviétique passe ainsi d'une problématique du lien *Sachen und Wörter* à une covariance du lien langue/pensée.

Les typologues stadialistes des années 1930-40 ne sont plus des amateurs de paradis perdus, comme Marr et son langage cinétique directe-

²⁶ La citation exacte de V. Brøndal est : «On arrivera surtout à distinguer plus nettement d'une part les systèmes de termes fixes, c'est-à-dire de mots et de formes qui varient avec les époques et les nations, avec les civilisations dont ils constituent la norme essentielle, — d'autre part les procédés, les mouvements de pensée qui mettent en œuvre ces termes, c'est-à-dire les fonctions propositionnelles, la faculté même de phrase qui restent partout et toujours identiques à elles-mêmes, universelles et permanentes, parce que inhérentes à la pensée humaine permanente et universelle» (Brøndal, 1943, p. 14).

ment référentiel. Ils renoncent aux fables savantes (les sorciers chez Marr) pour se concentrer sur la syntaxe, cette machine à lire dans la Pensée, qu'ils pensent avoir trouvée dans une structure actancielle fondamentale et universelle : la relation Sujet/Objet, retraduite, ou transposée, en rôles sémantiques : Agent / Patient, mais dans une perspective «génétique».²⁷

En effet, à la différence de la typologie achronique de Martinet, qui s'oppose à la classification génétique des langues, la typologie stadiale intègre les deux dimensions : typologique et diachronique. Elle ne juxtapose pas les deux approches, elle ne les fait pas jouer ensemble, elle les fonde en une seule et même classification, un seul ordre de rationalité. Elle ne travaille pas par synthèse, mais par négation de l'autonomie de chacune d'elles.

De même que Marr distinguait trois stades d'évolution de la pensée : totémique, mythologique, notionnelle (=«technologique»), Meščaninov en 1936 établit une correspondance terme à terme entre stades de la structure de la proposition et stades de pensée et de formation socio-économiques :

1. le stade actif-mythologique *correspond* à une pensée totémique. En syntaxe on a le mot-phrase (stade reconstitué).

2. le stade actif-passif (langues des peuples du Nord de l'URSS) est polysynthétique. Apparaissent les catégories principales de la syntaxe et de la morphologie, mais l'agent réel est perçu de façon passive, au profit d'un «sujet mythologique» imaginaire. La pensée est mythologique.

3. Le stade ergatif (langues japhétiques du Caucase). L'agent réel coïncide avec le sujet de la proposition, le sujet mythologique ne se conserve que sous une forme atténuée. Les verbes se divisent en transitifs et intransitifs, et c'est en fonction de cette particularité que se choisissent les cas des substantifs. La pensée est logique, conceptuelle/notionnelle.

4. Le stade actif (nominatif). Là aussi, la pensée est logique, conceptuelle/notionnelle (Meščaninov, 1936, p. 292).

Ce texte est important, parce qu'il s'appuie non seulement sur une correspondance entre l'évolution de la langue et celle de la pensée, mais aussi sur l'évolution pratique de la société. De plus, il donne une présentation du système grammatical de chaque stade.

Pourtant, à mesure que se multiplient les essais d'exploration de la typologie stadiale, c'est sur le passage de la structure ergative à la structure nominative que se focalisent la plupart des travaux, où peu à peu s'efface toute frontière entre la syntaxe et la sémantique, pour déboucher sur la «typologie de contenu».

²⁷ En russe comme en français, l'adjectif «génétique» peut être dérivé non seulement du substantif «génétique» comme étude des gènes, mais aussi de «genèse». C'est dans ce sens de «ayant trait à la genèse d'un phénomène» qu'il est constamment employé dans les textes étudiés ici.

2. LE COUPLE PRIMORDIAL : ERGATIF ET NOMINATIF

A ceux qui, sans avoir repensé les notions avec lesquelles ils opèrent, voient dans la combinaison d'un sujet, d'un objet et d'un verbe le noyau obligé de tout message à plus de deux termes, ce qu'on désigne comme la construction ergative apporte un démenti formel. (Martinet, 1978, p. 8)

2.1 AU COMMENCEMENT ÉTAIT L'INDISTINCT

A la différence du domaine francophone, il n'y a jamais eu en Russie-URSS d'interdit sur l'origine des langues et du langage comme thème licite d'investigation en linguistique. C'est ce qui a rendu possible l'étonnante exploration de l'histoire de la pensée humaine par l'hypothèse syntaxique stadiale.

Les langues présentant une structure ergative sont beaucoup moins nombreuses que les langues à structure nominative, mais elles sont dispersées sur toute la planète, y compris en Europe occidentale : Pays Basque, Caucase, Extrême-Orient, Asie du Sud, Amérique du Nord et du Sud, Australie, Océanie. Elles sont largement répandues sur le territoire de l'URSS. L'intense travail de grammatisation, de standardisation et de mise en écriture des langues non indo-européennes dans l'URSS des années 1920-30 a fourni un matériau énorme et nouveau, demandant une métalangue et une méthode de description adaptées à des structures non prévues par la linguistique «classique». Mais cette demande nouvelle se présente en Russie sur un terrain qui n'est pas vierge.

La structure ergative était à la fin du XIX^{ème} siècle bien connue dans la linguistique européenne, surtout en basque²⁸. Mais, étudiée à travers les catégories des langues indo-européennes, elle était la plupart du temps tenue pour une construction simplement «passive» (cf. Schuchardt, 1895; Uhlenbeck, 1922 [traduction russe 1950]). On a vu que les continuateurs de Marr dans les années 1930-40, familiers des langues du Caucase et de Sibérie, vont proposer un schéma d'interprétation différent mais unitaire également, permettant de rendre compte à la fois de la structure ergative et de la structure nominative, grâce à une double approche : la typologie doit être 1) stadiale, 2) de contenu (*kontensivnaja tipologija*, en anglais : *con-*

²⁸ Les linguistes soviétiques attribuent généralement la première utilisation du terme *ergatif* au caucasologue Adolf Dirr (1928). Cependant, Dirr avait trouvé ce terme dans un travail caucasologique du monogénétiicien Trombetti (1903, p. 173), qui l'attribue lui-même au Père Wilhelm Schmidt (1902), ayant utilisé ce terme dans une étude descriptive des langues saibai et miriam parlées en Nouvelle Guinée britannique. Humboldt, dans son étude sur le basque, disait *Nominativ des Handelns* ('Nominatif d'action', Humboldt, 1817, p. 316, cité par Vollmann, s.d.). La terminologie latine moderne dit *casus activus*.

*tent-typology*²⁹). La conséquence du premier principe est que la structure ergative est une étape antérieure à la structure nominative dans toutes les langues du monde. Celle du second principe est que les locuteurs d'une langue ergative se représentent les relations Sujet/Objet (envisagées de façon sémantique comme Agent/Patient) de façon «diffuse», à la différence des locuteurs d'une langue à structure nominative, qui distinguent radicalement la notion de Sujet (actif) de celle d'Objet (passif).³⁰

Rappelons d'abord les grands traits de la construction ergative. La plupart des définitions qu'on trouve dans les manuels et les encyclopédies nous disent que

- en structure nominative³¹ le sujet (grammatical) d'un verbe transitif et le sujet d'un verbe intransitif ont la même fonction et se mettent au même cas (nominatif) pour les langues flexionnelles, alors que l'objet du verbe transitif a une fonction marquée, à l'accusatif.

- en structure ergative, au contraire, le sujet d'un verbe intransitif et l'objet d'un verbe transitif ont la même fonction et se mettent au même cas (généralement désigné comme «absolutif»), alors que le sujet d'un verbe transitif a une fonction marquée, à l'ergatif (cas utilisé uniquement pour désigner l'Agent), du grec ἐργάτης «actif».

On peut représenter ce système de la façon suivante en prenant le français comme métalangue :

Mon père amène	l'âne	
	l'âne	vient
	l'âne	est amené par mon père

(exemple inspiré de Tchekhoff, 1978).

Les exemples classiques sont ceux du basque : en basque, les termes *gizona* «l'homme» et *liburua* «le livre» deviennent dans un énoncé qui comporte le verbe transitif *ikhusi-du* « il a vu » : *gizona-k liburua ikhusi-du* «l'homme a vu le livre» (l'agent *gizona* reçoit la marque *-k* de l'ergatif) ; mais dans l'énoncé à verbe intransitif : *gizona joan-da* «l'homme est parti», *gizona*, à l'instar de *liburua* dans l'énoncé précédent, ne reçoit aucune marque spécifique (cf. Mounin, 1974, p. 129).

²⁹ L'expression «Die inhaltbezogene Grammatik» est le titre d'un livre du linguiste néo-humboldtien allemand Leo Weisgerber de 1953. Elle semble avoir été très employée en Allemagne dans les années 1930, en parallèle avec «Sprachinhaltforschung».

³⁰ C'est essentiellement l'opposition radicale entre structure ergative et structure nominative qui focalise l'attention des typologues stadialistes. A ma connaissance, ils ne s'intéressent pas au passif non agentif (*Mary was given a book by John*, ou *This bed has been slept in*, constructions certainement aussi exotiques que l'ergatif en ce qui concerne le théorème de Platon), ni aux glissements de diathèse (français : *la branche a cassé (sous l'effet du vent) / a été cassée (par le vent) / s'est cassée (Ø)*, qui pourraient tout aussi bien recevoir une explication stadiale.

³¹ On peut aussi trouver les termes de «structure accusative» ou «structure objective» pour désigner cette même construction.

En reprenant le schéma précédent on aura :

Gizon-ak	otso-a	badu.
	Gizon-a	otso-a da.

traduction-équivalent dans une langue à construction nominative (le latin) :

Homo	lup-um	habet.
Homo	lup-us	est.

En règle général, le verbe s'accorde donc avec le «complément» à l'absolutif, celui à l'ergatif étant à un cas oblique, marqué.

Or, à cette description formelle et fonctionnelle de la structure ergative, les typologues soviétiques vont opposer une analyse essentiellement *sémantique*. Voici la façon dont le spécialiste d'histoire de la typologie G. Klimov (1928-1997), la présente dans *l'Encyclopédie linguistique* de 1990 :

C'est un type de langue orienté sur l'opposition non pas du sujet et de l'objet, comme dans les langues à structure nominative, mais de l'agentif (auteur de l'action) et du factitif (porteur de l'action). (Jarceva, 1990, p. 593)

Les typologues soviétiques des années 1940 travaillent à partir de deux principes, dont le second est une conséquence du premier : 1) il est non seulement licite, mais nécessaire, de comparer des langues non apparentées; 2) puisque toutes les langues passent par les mêmes étapes, on peut utiliser une langue typologiquement plus ancienne comme métalangue d'une autre, d'un stade plus récent. Ce sont essentiellement des germanistes (S. Kacnel'son 1907-1985, M. Guxman 1904-1989, V. Žirmunskij 1891-1971) qui vont travailler dans cette direction, en cherchant des vestiges d'ergativité dans les langues germaniques.

Une façon de prouver que la structure nominative s'est formée par désintégration de la structure ergative a été, dès le début des années 1930, l'étude de l'origine de la distinction morphologique nominatif / accusatif dans les langues indo-européennes. Ainsi, dans un article de 1930, S. Byxovskaja (1896-1942), analysant les éléments pronominaux en basque, abkhaze, avar et lezghien, en conclut que leur caractère ergatif est une survivance d'une ancienne opposition entre créatures *actives* et créatures *passives*. Or elle montre qu'il en va de même pour les langues indo-européennes, pour lesquelles le neutre est clairement, «à l'origine», le marqueur des êtres «socialement passifs». Elle explique l'identité du nominatif et de l'accusatif neutres par le fait que le cas du sujet ne peut pas différer de celui de l'objet, puisque les êtres passifs ne peuvent pas jouer un rôle d'agent, ils ne peuvent donc pas être au cas actif (dont dérive plus tard le nominatif). Le fait qu'en latin le nominatif neutre *templum* ait la même dé-

sinence que l'accusatif masculin *dominum* ou qu'en grec ancien le radical des cas obliques de l'article masculin (τόν) soit identique au nominatif du neutre τό mais différent du nominatif ὀ «n'est pas un hasard». On voit l'idée de base qui sous-tend ce type d'investigation : les irrégularités apparentes s'expliquent comme *vestiges* d'un ordre ancien, organisé selon des principes différents et mis en évidence par la comparaison avec les faits réguliers d'une autre langue, dont on fait l'hypothèse qu'elle représente un stade plus archaïque. Tout comme pour les linguistes slavophiles du XIX^{ème} siècle (K. Aksakov, 1860), *il ne peut pas y avoir d'exception* si l'on sait reconnaître derrière la forme actuelle un contenu ancien. Byxovskaja va trouver dans les modes de cognition des communautés les plus primitives l'origine de cette classification des entités en une classe active et une classe passive. Notons que cette classification est sémantique et non syntaxique : une entité est *par nature* active ou passive, ce qui va déterminer à l'avance le rôle syntaxique qu'elle peut jouer dans une proposition. Sans opposition de diathèse, comme dans les langues modernes à structure nominative, les rôles de sujet et d'objet ne sont pas interchangeables.

2.2. LE TROISIÈME LARRON

«La tendance est toujours forte de peupler l'espace vide de la préhistoire d'ombres de toutes sortes.» (Delbrück, 1897-1916, III, p. 69)

Kacnel'son rend hommage à Sapir, qui, dans *Language* (1921), oppose les relations syntaxiques, «essentielles», aux marques morphologiques, «secondaires». Il s'agit de savoir *qui fait quoi à qui*, célèbre topos de la linguistique, longuement commenté par Wundt (qui est la cause de la mort du lion ?), et repris non moins longuement par Bühler³².) Ainsi, à propos d'une proposition simple « The farmer kills the ducklings », Sapir écrit :

I can afford to be silent on the subject of time and place and number and of a host of other possible types of concepts, but I can find no way of dodging the issue as to who is doing the killing. (Sapir, 1921, cité par la traduction russe, 1934, p. 73)

Cet hommage à Sapir permet à Kacnel'son de marquer sa différence et d'affirmer la nouveauté essentielle de la «nouvelle théorie» : les catégo-

³² Il est étonnant de constater à quel point le rapport le plus couramment envisagé entre un Sujet et un Objet est l'action de *tuer*. Cette fureur meurtrière se retrouve chez Boas dans un texte de 1938 : «The man killed the bull ≠ The bull killed the man», cité avec une admiration particulière par Jakobson dans son commentaire sur Boas (1959, cf. Jakobson, 1963, p. 197 sqq.). Parfait exemple d'inter-textualité dans l'entre-deux-guerres : ces auteurs se lisent, et se citent sans se nommer. Mais pourquoi ne pas avoir utilisé *voir*, ou *embrasser*?... D'autre part, personne ne semble envisager l'éventualité que les deux protagonistes *se tuent en même temps l'un l'autre*, rendant par là-même instable la frontière entre le Sujet et l'Objet d'une action.

ries de Sujet et d'Objet ne sont pas éternelles, absolues, «a priori», mais historiquement changeantes (Kacnel'son, 1940, p. 75).

C'est pourtant là qu'une histoire des idées appliquée à une comparaison des théories linguistiques en Russie-URSS et en «Occident» prend tout son intérêt. L'affirmation constamment ressassée de singularité absolue, de rupture radicale aussi bien avec le passé bourgeois qu'avec la science bourgeoise étrangère chancelle sitôt qu'on la met en regard de l'histoire du positivisme en Europe occidentale. Certes, les typologues soviétiques apportent la notion de lien intrinsèque entre structure de langue, structure de pensée et structure de la société, mais l'essentiel vient du positivisme évolutionnisme du XIX^{ème} siècle. Trois points vont me permettre d'étayer cette thèse.

- le syncrétisme primitif

Pour les typologues stadialistes, «au début» *l'indistinction* marquait aussi bien la pensée que la langue. Les termes-clés sont ici «diffus», «non distinct» et «syncrétisme».

Piaget (1896-1980), contemporain de nos auteurs soviétiques, reprend à Claparède, qui lui-même la reprend à Renan, l'idée de *syncrétisme* pour caractériser la perception du jeune enfant, forme de raisonnement dans laquelle les différentes propositions ne sont pas reliées par des opérations logiques, mais sont fusionnées au sein d'un schéma d'ensemble. Kacnel'son comme ses collègues en fait une hypothèse phylogénétique, en insistant constamment sur *l'indistinction primitive* :

L'apparition du langage fut marquée par l'émergence de mots exprimant une situation de production formant un tout [*celostnaja*], dans l'unité du sujet — la collectivité sociale primitive, et de l'objet — la nature, en tant qu'elle s'opposait à l'action laborieuse des hommes. (Kacnel'son, 1949a, p. 64)

Pour comprendre la construction ergative dans toute sa spécificité et sa différence avec la construction nominative, il faut tenir compte de la tendance fondamentale d'évolution de la conscience primitive. Les phases initiales d'évolution de la conscience se caractérisent par des représentations diffuses, dans lesquelles la société et la personne d'un côté, la société et la nature, de l'autre, sont à peine différenciées. [...] A mesure que la personne se dégage de la collectivité, se détachent et s'individualisent les éléments qui autrefois y étaient indistincts. [...] Avec l'apparition de la propriété privée et la décomposition des relations propres au communisme primitif, l'évolution de la conscience primitive s'achève par le fait que la personne se présente dans la conscience comme individualisée et l'objet comme une substance douée de qualités propres. (Kacnel'son, 1936, p. 81)

Quant à Byxovskaja, elle indique clairement que la construction ergative a pour caractéristique que l'activité et la passivité sont «fondues de façon diffuse» (1934, p. 69) :

Au stade totémique d'évolution de la pensée humaine l'homme ne pouvait pas avoir d'autre représentation de ce qui est actif [*dejstvennost*]. La personne ne se dégageait pas de la collectivité en tant qu'entité sociale ayant une valeur autonome, le totem était pensé comme indissolublement fondu avec la collectivité. C'est ainsi que le totem, la collectivité et le membre de cette collectivité étaient conçus comme formant une même totalité. C'est pourquoi la personne ne se pensait pas comme agissant de façon autonome : en elle et à travers elle c'est toute la collectivité qui agissait, avec son totem; mais dans la mesure où la personne était une partie inaliénable de la collectivité et du totem, elle était par là même sujet de l'action. Par conséquent, à l'idée d'action était indissolublement liée la représentation de l'activité et de la passivité formant encore une totalité diffuse. (Byxovskaja, 1934, p. 69)

On voit bien ici la trace de l'idée avancée par H. Spencer que l'histoire de la pensée est un passage de l'homogène à l'hétérogène. Mais sans doute faut-il, là encore, remonter aux philosophes du XVIIIème siècle pour trouver la source des spéculations sur l'holophrase primitive et le syncrétisme primitif :

A la vérité tous les peuples n'ont peut-être pas fait d'abord toutes ces distinctions dont nous parlons ici. Un Sauvage dont la Langue n'est point encore formée pourroit confondre et exprimer tout à la fois le pronom, le verbe, le nombre, le substantif et l'adjectif, et dire dans un seul mot : J'ai tué un gros ours. (Maupertuis, 1768 [1970, p. 97])

[les premiers hommes] donnèrent d'abord à chaque mot le sens d'une proposition entière. (Rousseau, 1755 [1987, p. 45])

- le progrès par évolution ternaire

Qui dit «trois» ne dit pas nécessairement Hegel. Dans *L'Avenir de la Science* (1890) d'Ernest Renan, on trouve déjà ce passage célèbre :

De même que le fait le plus simple de la connaissance humaine, s'appliquant à un objet complexe, se compose de trois actes (vue générale et confuse du tout, vue distincte et analytique des parties, recomposition synthétique du tout), de même, l'esprit humain dans sa marche traverse trois états qu'on désigne sous les trois noms de syncrétisme, d'analyse, de synthèse. (Renan : *L'avenir de la science*, XVI, *Œ. Compl.*, t. III, p. 968), cité par Lalande, 1993, art. «syncrétisme».

Ce que les typologues stadialistes soviétiques appellent «l'histoire de la pensée» et Renan «la marche de l'esprit humain» trouve son expression la plus claire dans la «loi des trois états» d'Auguste Comte, et non dans la dialectique hégélienne.

Chacune de nos conceptions principales, chaque branche de nos connaissances, passe successivement par trois états théoriques différents : l'état théologique, ou fictif; l'état métaphysique, ou abstrait; l'état scientifique, ou positif. (A. Comte, 1975)

Chez Marr, ce schéma ternaire d'évolution va avoir pour étapes :
le stade cosmique → le stade totémique → le stade technologique.

- le troisième larron

Les typologues stadalistes ont attentivement lu Lévy-Bruhl et Uhlenbeck. Il en ressort l'idée générale d'une dichotomie essentielle entre une pensée «primitive» [*pervobytnoe myšlenie*] et une pensée «contemporaine». La première correspond en tout point à l'état «théologique» d'Auguste Comte, dont les marques formelles vont être recherchées dans la structure de la proposition des langues japhétiques.

Dans l'état théologique, l'esprit humain, dirigeant essentiellement ses recherches vers la nature intime des êtres, les causes premières et finales de tous les effets qui le frappent, en un mot vers les connaissances absolues, se représente les phénomènes comme produits par l'action directe et continue d'agents surnaturels plus ou moins nombreux, dont l'intervention arbitraire explique toutes les anomalies apparentes de l'univers. (A. Comte : 1975, p. 21)

C'est dans l'interprétation typologique stadiale des «verba sentiendi», ou «constructions affectives» (X me plaît vs j'aime X) que la ressemblance avec l'état théologique de Comte est la plus frappante.

S. Byxovskaja, très influencée par les idées de Lévy-Bruhl sur la spécificité de la pensée primitive³³, écrit à propos de la construction géorgienne *u-quar-t* 'il vous aime' (litt. 'vous aime par lui') :

L'indice de pluriel -t renvoie ici à la source, la cause, ayant inspiré l'amour, et indique que cette cause est pensée comme active. Cette façon de concevoir est étrangère à notre pensée contemporaine, car un sentiment ou une sensation, de notre point de vue, est loin d'être toujours le résultat d'un acte de volonté de la source de l'action; ainsi, dans l'expression *mne nraivtsja čto-nibud'* ['telle chose me plaît'], nous ne pensons aucunement cette chose comme provoquant consciemment en nous ce sentiment : le mot au nominatif est pour nous un sujet grammatical, et non un objet réel. Or c'est un contenu différent que renfermait cette expression à d'autres stades d'évolution de la pensée humaine, quand l'homme attribuait chacun de ses sentiments, chacune de ses sensations à l'intervention consciente qu'exerçait sur lui un être ou une force s'exprimant dans des représentations tout à fait concrètes. Il n'est pas nécessaire de s'appesantir sur le fait qu'un sentiment ou un état étaient considérés comme le résultat (dans une pensée plus primitive ils sont considérés jusqu'à maintenant) d'une intervention consciente d'une certaine force, amicale ou hostile, tout cela est bien connu. Dans la construction objective du verbe géorgien s'est conservée cette étape de l'histoire de la pensée humaine. (Byxovskaja, 1935, p. 181-182)

³³ En 1930 avait été traduit en russe sous le titre de *Pervobytnoe myšlenie [La pensée primitive]* le livre de Lévy-Bruhl *Les fonctions mentales dans les sociétés inférieures* (1909), cf. Velmezova, 2007.

Ce faisant, elle reproduit en termes plus techniques l'idée de Marr selon qui le marquage en tant qu'objet du «porteur du trait» (prédicatif), qui, dans la pensée contemporaine, est senti comme sujet, représente un vestige de la pensée totémique, qui attribue au totem le rôle d'agent véritable. C'est ce que Comte, reprenant les idées de l'ethnologue du XVIIIème siècle Charles de Brosses appelait le «fétichisme» des peuples primitifs.

Vers la fin de la période étudiée ici une autre explication, pourtant, va être avancée. Pour M. Guxman, «il est tout aussi probable qu'à l'époque historique cette forme n'indiquait pas un agent mythologique, mais le refus de nomination de l'agent, c'est-à-dire le caractère centrifuge de l'action» (Guxman, 1945, p. 152).

L'explication change, mais le cadre d'analyse reste le même. Simplement, la structure impersonnelle a changé de statut. Elle n'est plus une étape «théologique, mais au contraire «positive» : un refus de chercher les causes de façon anthropomorphique.

2.2. POURQUOI FAUDRAIT-IL *TOUT DIRE*?

A vouloir tout expliciter, il faudrait imposer une insupportable prolixité. (Frege)

Je me permettrai ici une objection de principe, qui peut sembler déplacée dans un travail consacré à l'histoire d'une théorie (cf. le principe de «neutralité épistémologique» énoncé par S. Auroux). Elle est pourtant nécessaire pour en donner un tableau complet.

Il existe en français un type de relation prédicative qui répond en tout point à la construction ergative lorsque sa valence est saturée. Il s'agit des exemples bien connus de syntagmes nominaux que les grammaires classiques considéraient comme «ambigus» :

la peur de l'ennemi (timor hostium, ὁ πολέμιων φόβος)

l'amour de Dieu (amor Dei).

Dans

(1) *l'achat de la maison*

vs

(2) *l'achat de mon père*

la relation Agent/Patient est parfaitement claire, et son interprétation relève du savoir extra-linguistique et du bon sens, et non d'une «mentalité primitive». Il est d'autre part impossible de dire

(3) **l'achat de mon père de la maison.*

Dans ce cas, dès que la valence est saturée, l'Agent est marqué autrement que lorsqu'elle ne l'est pas :

(4) *l'achat de la maison par mon père.*

Il est impossible d'interpréter *l'achat* comme une diathèse passive : il y a bien ici, en SN avec nominalisation, neutralisation de diathèse et marquage morphologique de l'Agent. Mais le rapport de complémentation ver-

bale dans une langue à structure ergative correspond en tout point à la complémentation nominale dans une langue à structure «nominative» (sur ce point, cf. Sériot, 1986).

La neutralisation de diathèse est présente encore dans d'autres formes nominales du verbe, comme l'infinitif dans certaines formes de français régional. L. Tesnière note ainsi une «diathèse ambiguë», dans une construction «où l'on trouve une forme active exprimant, avec une correction parfois douteuse, l'idée passive. C'est ainsi qu'on peut lire une réclame ainsi conçue :

‘Si votre fer à repasser a besoin de réparer, frottez-le avec...’
(«Quelques conseils’, *Midi Libre*, 16 mai 1949)» (Tesnière, 1976, p. 245).

Il est dommage que Tesnière y voie une «forme active de sens passif», alors qu'il y a ici simplement extension de la neutralisation de diathèse, en français du midi, à l'infinitif.

S'il y avait un homomorphisme entre langue et pensée aussi strict que l'affirment les typologues stadialistes, il faudrait admettre une «survivance» d'une «pensée totémique» en français dans les SN à nominalisation. Mais les francophones ont-ils une pensée «diffuse» en SN et «contemporaine» en SV?

Plus on avançait dans le temps et plus la thèse de la stadialité du rapport langue/pensée devenait intenable. Même le recours aux «survivances» ne parvenait plus à rendre compte de l'infinie variété des structures syntaxiques. L'«intervention» de Staline dans la linguistique en 1950, indépendamment de son arrière-fond politique, était aussi l'aboutissement d'une crise interne : il fallait abandonner la stadialité.

On ne peut pas considérer la langue et sa structure comme étant le produit d'une seule époque. La structure de la langue, sa construction grammaticale et son fonds lexical de base sont le produit d'une succession d'époques. (Staline, 1950, p. 53-54)

La stadialité et la covariance étaient des obstacles épistémologiques, le nœud devait être dénoué. Mais ce fut pour retomber dans une épistémè qui avait fait son temps : la problématique néo-grammairienne, qui enferma la linguistique soviétique du début des années 1950 dans la lexicographie, la morphologie et la phonétique historiques, avant que le «dégel» en 1956 ne permette d'ouvrir la discussion sur le structuralisme. La typologie stadiale ne revint sur le devant de la scène qu'avec les travaux de Klimov dans les années 1970-1980.

Pourtant, s'il y a une leçon à tirer de cette longue histoire de la typologie stadiale soviétique des années 1930-40, c'est qu'une structure syntaxique ne dit jamais tout : les langues sont ainsi *différentes façons de ne pas tout dire*.

CONCLUSION

Dans ces débats où l'intime conviction tient trop souvent lieu de preuve scientifique, on a vu que la typologie stadiale est à la fois l'histoire d'un échec et le révélateur d'un profond désir d'ordre et d'harmonie cachés. Sa problématique n'est pas néo-humboldtienne, mais, dans cette quête incessante du lien indissoluble entre la langue et la pensée, il s'agit d'une autre descendance de la pensée humboldtienne, d'un Humboldt *sémantisé*, passé au filtre de l'évolutionnisme de Comte et Spencer et de la vision de la langue comme superstructure (Plekhanov et Boukharine).

Le positivisme foncier de ces anti-positivistes déclarés, cousins malgré eux de Comte, de Spencer, de Renan, en quête d'une «linguistique marxiste» plus proche de Engels que de Marx, prend son sens dans une histoire parallèle, mais en décalage avec la linguistique «occidentale». Il reste encore beaucoup à faire pour rendre compte de cet évolutionnisme qui *lie* des séries non apparentées, en une théorie romantique du *tout*, qui martelle l'idée de *progrès* de la langue et de la pensée, par abandon graduel de *l'indistinction initiale*, tout en donnant une nette impression de nostalgie de cet état d'indistinction, ou du moins de fascination. L'interprétation sémantique des structures syntaxiques, par la foi absolue dans le lien intrinsèque, motivé, non arbitraire entre la forme et le contenu, est ce lieu de débats et de discussions qui nous donne accès à une dimension autrement difficile à atteindre de la vie scientifique soviétique.

© Patrick Sériot

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- AKSAKOV Konstantin, 1860 : *Opyt russkoj grammatiki*, Moskva, č. I, vyp. 1. [Essai de grammaire russe]
- AUROUX Sylvain, 1996 : *La philosophie du langage*, Paris : P.U.F.
- BAKHTINE (Bachtin) Mixail, 1953 : «Problema rečevyx žanrov». Trad. fr. : «Les genres du discours», in Bakhtine M. : *Esthétique de la création verbale*, traduit par Alfreda Aucouturier, Paris : NRF-Gallimard, p. 265-308.
- BALLY Charles, 1944² : *Linguistique générale et linguistique française*, Berne : Francke.
- BAUDOUIN DE COURTENAY Jan, 1889 : «O zadaniach językoznawstwa», *Prace filologiczne*, t. III, z. 1, p. 92-115, trad. russe dans Boduën de Kurtenè, 1963, t. I, p. 203-221. [Sur les tâches de la linguistique]

- 1909 : «Zametki na poljax sočinenija V.V. Radlova», *Zapiski imperat. akademii nauk, VIIIème série, po istoriko-filologičeskomu otdeleniju*, t. VII, n° 7, rééd. dans *Id.* : Boduën de Kurtenè, 1963, t. II, p. 175-186. [Notes en marges d'un livre de V. Radlov]
- BLANCHÉ Robert, 1970 : *La logique et son histoire*, Paris : A. Colin.
- BOAS Franz, 1938 : «Language», in *General Anthropology*, Boston.
- BODUËN DE KURTENÈ, 1963 : *Izbrannye trudy po obščemu jazykoznaniju*, 2 vol., Moskva : Izd. Akademii Nauk SSSR. [Travaux choisis de linguistique générale]
- BRANDIST Craig, 2006 : «Early soviet research projects and the development of 'Bakhtinian' ideas : the view from the archives», *Proceedings of the XII International Bakhtin Conference*, Jyväskylä, Finland, 18–22 July, 2005, Edited by Mika Lähteenmäki, Hannele Dufva, Sirpa Leppänen & Piia Varis © Department of Languages, University of Jyväskylä, Finland 2006, p. 144-156.
- , 2006a : «The rise of Soviet Sociolinguistics from the ashes of Völk-erpsychologie», *Journal of the History of the Behavioral Sciences*, vol. 42 (3), p. 261-277.
- BRICMONT Jean, 2000 : «Comment peut-on être positiviste?», in Francis Martens (éd.) : *Psychanalyse, que reste-t-il de nos amours?*, Bruxelles : Ed. Complexes. [<http://dogma.free.fr/txt/JB-Positiviste.htm>]
- BRØNDAL Viggo, 1943 : *Essais de linguistique générale*, Copenhague : Einar Munksgaard.
- BRUCHE-SCHULZ Gisela, 1984 : *Russische Sprachwissenschaft : Wissenschaft im historisch-politischen Prozess des vorsowjetischen und sowjetischen Russland*, Tübingen : M. Niemeyer.
- BRUGMANN Karl, 1897-1916 : *Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germanischen Sprachen*, Straßburg.
- BUDAGOV Ruben, 1954 : *Iz istorii jazykoznanija (Sossjur i sossurjans-tvo)*, Moskva : Izdatel'stvo MGU. [Histoire la linguistique : Saussure et le saussurisme]
- BYXOVSKAJA S., 1930 : «K voprosu o proisxoždenii sklonenija», *Izvestija Akademii Nauk SSSR; Otdelenie gumanitarnyx nauk*, n° 4, p. 283-295. [La question de l'origine de la déclinaison]
- , 1934 : «'Passivnaja' konstrukcija v jafetičeskix jazykax», *Jazyk i myšlenie*, II, Leningrad : Institut jazyka i myšlenija Akademii Nauk SSSR, p. 55-72. [La construction 'passive' dans les langues japhétiques]
- 1935 : «Pokazateli množestvennosti kak klassovye pokazateli v gruzinskom i baskskom jazykax», in *Akademija nauk akademiku N. Ja. Marru*, Leningrad. [Les indices de pluriel comme indices de classe en géorgien et en basque]
- CASTORIADIS Cornelius, 1999 : *L'institution imaginaire de la société*, Paris : Seuil-Essais.
- CHRISTY, Craigh, 1983 : *Uniformitarianism in Linguistics*, Amsterdam : J. Benjamins.

- CLARK Katerina, 2004 : «Promethean Linguistics as a Moment in the Prehistory of Stalinist Culture», in Konrad Ehlich und Katharina Meng (ed.) : *Die Aktualität des Verdrangten. Studien zur Geschichte der Sprachwissenschaft im 20. Jahrhundert* : Heidelberg : Synchron, 2004, p. 39-58.
- COMTE, Auguste, 1975 : *Cours de philosophie positive*, Paris : Hermann. (1ère éd. : 1830-1842)
- DELBRÜCK B., 1897-1916 : *Syntax*, in Brugmann, III.
- DIRR Adolf, 1928 : *Einführung in das Studium der kaukasischen Sprachen*, Leipzig : Verlag d. Asia major.
- EGGER Emile, 1854 : *Appolonius Dyscole. Essai sur les théories linguistiques de l'Antiquité*, Paris.
- EMERSON Caryl & HOLQUIST Michael : *M. Bakhtin : Speech genres*, Univ. of Texas Press, 1986.
- GUXMAN Mira, 1945 : «Konstrukcija s datel'nym-vinitel'nym padežom lica v indoevropskix jazykax», *Izvestija Akademii Nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, t. IV, vyp. 3-4, p. 148-157. [La construction avec le datif-accusatif de personne dans les langues indo-européennes]
- HAVAS Ferenc, 2002 : «A stadiális tipológia», *Nyelvtudományi Közlemények*, n° 99, p. 148-176. [La typologie stadiale]
- , 2005 : «Nominative, nominativity, nominativism», *Sprachtheorie und germanistische Linguistik*, 15, n° 1, p. 33-62
- HUMBOLDT Wilhelm von, 1817 : *Berichtigungen und Zusätze zum ersten Abschnitte des zweyten Bandes des Mithridates über die cantabrische oder baskische Sprache*, Berlin : Voss.
- IVANOV Vjačeslav, 1976 : *Očerki po istorii semiotiki v SSSR*, Moskva : Nauka. [Essais d'histoire de la sémiotique en URSS]
- JACHNOW Helmut, 1979 : « Zur wissenschaftsbegrifflichen Charakterisierung der sowjetischen Linguistik », in Raecke J. & Sappock Ch. (éd.) : *Slavistische Linguistik 1978. Referate des IV. Konstanzer Slavistischen Arbeitstreffen*, München : W. Fink, p. 64-93.
- JAKOBSON Roman, 1958 : «Typological Studies and Their Contribution to Historical Comparative Linguistics», *8th Congress of Linguists*, Oslo, 1958; repris dans Jakobson R. : *Selected Writings*, I, The Hague : Mouton, p. 523-532.
- , 1959 : «Boas' view of Grammatical Meaning» in *The Anthropology of Franz Boas*, W. Goldschmidt W. (ed.) : *American Anthropologist*, vo. 61, n° 5, part 2, October, Memoir n° 89 of the American Anthropological Association; trad. fr. : «La notion de signification gramaticale selon Boas», in R. Jakobson : *Essais de linguistique générale*, Paris : Ed. de Minuit, 1963, p. 197-207.
- JAKOVLEV Nikolaj, 1940 (avec Xumparov A., Saidov M. & Bekov A.) : *Sintaksis čečenskogo literaturnogo jazyka*, Moskva-Leningrad. [Syntaxe du tchéchéne littéraire]

- JARCEVA Viktorija, 1990 : *Lingvističeskij ènciklopedičeskij slovar'*, Moskva : Sovetskaja ènciklopedija. [Dictionnaire encyclopédique de la linguistique]
- KACNEL'SON Solomon, 1940 : «Progress jazyka v koncepcijax indo-evropeistiki», *Izvestija Akademii Nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 3, p. 62-78. [Le progrès en langue dans les conceptions de l'indoeuropéistique]
- 1941 : «Engel's i jazykoznanie», *Izvestija Akademii Nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 1, p. 46-57. [Engels et la linguistique]
- 1947 : «Tridcat' let sovetskogo obščego jazykoznanija», *Izvestija Akademii Nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 5, p. 381-394 [Trente années de linguistique générale soviétique]
- 1948 : «K voprosu o stadial'nosti v učenii Potebni», *Izvestija Akademii Nauk, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 1, p. 83-95. [Le problème de la stadialité dans l'œuvre de Potebnja]
- 1949 : *Istoriko-grammatičeskie issledovanija*, Moskva-Leningrad : Izdatel'stvo Akademii nauk SSSR. [Etudes historico-grammaticales]
- 1949a : *O vozniknovenii reči*, Leningrad : Leningradskoe gazetno-žurnal'noe i knižnoe izdatel'stvo. [Sur l'apparition du langage]
- KLIMOV Georgij, 1981 : *Tipologičeskie issledovanija v SSSR (20—40-e gody)*, Moskva : Nauka. [Les recherches typologiques en URSS (années 20-40)]
- LALANDE André, 1993 : *Vocabulaire technique et critique de la philosophie*, Paris : P.U.F.
- LEPSCHY Giulio, 1992 : *La linguistica del novecento*, Bologna : Il Mulino, chap IV-8 : La linguistica marxista, p. 138-140.
- MARR Nikolaj, 1936 : *Izbrannye raboty*, t. 2, Leningrad. [Travaux choisis]
- MARTINET André, 1978 : Préface à Tchekhoff, 1978, p. 7-9.
- MARX Karl & ENGELS Friedrich, 1961 : *Etudes philosophiques*, Paris : Editions sociales.
- MAUPERTUIS Pierre Louis Moreau, 1768 : «Dissertation sur les differens moyens dont les hommes se sont servis pour exprimer leurs idées», in *Œuvres*, Lyon, t. III, p. 435-468, rééd. dans Ch. Porset (éd.) : *Varia linguistica*, Bordeaux : Ducros, 1970, p. 91-18.
- MEILLET Antoine, 1921 : «Le problème de la parenté des langues», *Linguistique historique et linguistique générale*, Paris.
- MEŠČANINOV Ivan, 1936 : *Novoe učenie o jazyke. Stadial'naja tipologija. Kurs lekcij*, Leningrad : Socèkgiz/OGiz, 343 p. [La nouvelle théorie du langage. Typologie stadiale. Cycle de conférences]
- 1940 : *Obščee jazykoznanie. K probleme stadial'nosti v razvitii stroja predloženia*, Leningrad : Učpedgiz. [Linguistique générale. Le problème de la stadialité dans l'évolution de la structure de la proposition]
- 1945 : «N. Ja. Marr», *Izvestija Akademii Nauk SSSR, Otdelenie literatury i jazyka*, n° 3-4, p. 103-110.

- , 1948 : «Novoe učenie o jazyke na sovremennom ètape razvitija», *Russkij jazyk v škole* n° 6. [La Nouvelle théorie du langage à son étape actuelle de développement]
- , 1949 : *K istorii otečestvennogo jazykoznanija*, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosvěščenija RSFSR. [Histoire de notre linguistique nationale] (<http://www2.unil.ch/slav/ling/textes/Mescaninov49.html>)
- MEYER Michel, 1982 : *Logique, langage et argumentation*, Paris : Hachette.
- MORGAN Lewis H., 1877 : *Ancient Society or Researches in the Lines of Human Progress from Savagery through Barbarism to Civilization*, London : Macmillan & C°.
- MOUNIN Georges, 1974 : *Dictionnaire de la linguistique*, Paris : PUF.
- NEVEU Franck, 2004 : *Dictionnaire des sciences du langage*, Paris : Armand Colin.
- PERCIVAL Keith, 1976 : «The Applicability of Kuhn's Paradigms to the History of Linguistics», *Language*, n° 52, p. 285-294.
- PHILLIPS Katharine, 1986 : *Language Theories of the Early Soviet Period*, Exeter : Exeter Linguistic Studies.
- PICTET Adolphe, 1877 : *Les origines indo-européennes ou les Aryas primitifs : Essai de paléontologie linguistique*, 2e éd., 3 vol, Paris : Sandoz & Fischbacher (1ère ed. 1859-1863).
- POTEBNJA Aleksandr, 1874 [1958] : *Iz zapisok po ruskoj grammatike*, t. I-II, Moskva : Gosudarstvennoe učebno-pedagogičeskoe izdatel'stvo Ministerstva prosvěščenija SSSR. [Notes de grammaire russe]
- RIGOTTI Eddo, 1972 : «La linguistica in Russia dagli inizi del secolo XIX ad oggi. III/. Il ventennio critico della linguistica sovietica», *Rivista di Filosofia neo-scolastica*, (Milano), t. 64, n° 4, p. 648-671.
- ROUSSEAU Jean-Jacques, 1755 : *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes*, Paris : Bordas, 1987.
- SAMUELIAN Thomas, 1981 : *The Search for a Marxist Linguistics in the Soviet Union, 1917-1950* (dissertation), Univ. of Pennsylvania.
- SAPIR Edward, 1921 : *Language, An Introduction to the Study of Speech*, New York : Harcourt, Brace & World; traduction russe : *Jazyk. Vvedenie v izučenie reči*, Moskva-Lenigrad, 1934.
- SCHMIDT P. Wilhelm, 1902 : «Die sprachlichen Verhältnisse von Deutsch-Neuguinea», *Zeitschrift für afrikanische, ozeanische und oas-tasiatische Sprachen*, n°6, p. 1-99.
- SCHUCHARDT Hugo, 1895 : «Über den passivischen Charakter des transitivs in den kaukasischen Sprachen», *Sitzungsberichte der Ak. d. Wiss.*, Phil.-hist. Kl., p. 1-90.
- SERBAT Guy, 1981 : *Cas et fonctions*, Paris, P.U.F.
- SERIOT Patrick, 1986 : «Y avait-il un sujet au départ? (Essai d'interprétation de la notion d'antériorité dérivationnelle)», dans *Revue des Etudes Slaves*, (Paris : IES), LIX/3, p. 663-672.

- , 1996 : *Troubetzkoy. L'Europe et l'humanité, Ecrits linguistiques et paralinguistiques*, Spirmon : Mardaga.
- , 1996a : «N.S. Troubetzkoy, linguiste ou historiosophe des totalités organiques?», in Sériot, 1996, p. 5-35.
- , 1999 : *Structure et totalité. Les origines intellectuelles du structuralisme en Europe centrale et orientale*, Paris : P.U.F.
- , 2000 : «Le combat des termes et des relations (à propos des discussions sur les constructions impersonnelles dans la linguistique en Russie)», in Patrick Sériot et Alain Berrendonner (éd.) : *Le paradoxe du sujet. Les propositions impersonnelles dans les langues slaves et romanes, Cahiers de l'ILSL*, n° 12, Lausanne, p. 235-255.
- , 2004 : «L'affaire du petit drame : filiation franco-russe ou communauté de pensée? (Tesnière et Dmitrievskij)», *Slavica Occitania*, n°17 : *Entre Russie et Europe : itinéraires croisés des linguistes et des idées linguistiques*, Univ. de Toulouse, p. 93-118.
- , 2005 : «Si Vico avait lu Engels, il s'appellerait Nicolas Marr», in P. Sériot (éd.) : *Un paradigme perdu : la linguistique marriste, Cahiers de l'ILSL*, n° 20 (Univ. de Lausanne), p. 227-253.
- , 2007 : «A quelle tradition appartient la tradition grammaticale russe?», *Langages*, n° 167, p. 53-69.
- , 2008 : «Généraliser l'unique : genres, types et sphères chez Bakhtine», *LINX* (Paris-X-Nanterre), n° 56, p. 31-47.
- 2008a : «Vološinov, la sociologie et les Lumières», *Slavica Occitania*, à paraître.
- STEFANINI Jean, 1984 : « La notion grammaticale de sujet au XIXème siècle », *Histoire, Epistémologie, Langage*, VI, n° 1 (Logique et grammaire), p. 77-90.
- STERNHELL Zeev, 2006 : *Les anti-Lumières. Du XVIIIème siècle à la guerre froide*, Paris : Fayard.
- TCHEKHOFF Claude, 1978 : *Aux fondements de la syntaxe : l'ergatif*, Paris : P.U.F.
- TESNIERE Lucien, 1976 : *Eléments de syntaxe structurale*, Paris : Klincksieck.
- THOMAS Lawrence, 1957 : *The linguistic Theory of N. Ja. Marr*, University of California Publications in Linguistics, vol. 14. Berkeley
- TRABANT Jürgen, 1995 : «*Sprachsinn* : le sens du langage, de la linguistique et de la philosophie du langage», in Henri Meschonnic (éd.) : *La pensée dans la langue. Humboldt et après*, Saint-Denis : Presses universitaires de Vincennes, p. 51-72.
- TROMBETTI Alfredo, 1903-1903 : «Delle relazioni delle lingue caucasiche con le lingue camitosemitiche e con altri gruppi linguistici. Lettera al professore H. Schuchardt», *Giornale della Società Asiatica Italiana*, XV (1902), p. 177-201 et XVI (1903), p. 145-175.
- TYLOR E., 1871 : *Primitive Culture. Researches into the Development of Mythology, Philosophy, Religion, Arts and Customs* (2 vol.), Gloucester (Mass.).

- UHLENBECK Ch, 1922 : «La caractère passif du verbe transitif ou du verbe d'action dans certaines langues de l'Amérique du Nord», *Revue des études basques*, XIII, p. 399-419.
- VELMEZOVA Ekaterina, 2007 : *Les lois du sens : la sémantique marxiste*, Bern : Peter Lang.
- VOLLMANN Ralf, s.d. : «Wilhelm von Humboldts Kasuskonzeption in seinen Arbeiten zum Baskischen», <http://www-gewi.uni-graz.at/humboldt/txt/VR2000N.html>
- VOLOŠINOV Valentin, 1927 : *Frejdizm : kritičeskij očerk*, Moskva-Leningrad : Gosizdat. [Le freudisme : essai critique]
- VOLOŠINOV Valentin, 1929 : *Marksizm i filosofija jazyka*, Leningrad : Priboj. [Marxisme et philosophie du langage]
- VVEDENSKII D., 2000 (1933) : 'Ferdinand de Saussure et sa place dans la linguistique', traduit par Patrick Sériot, *Cahiers Ferdinand de Saussure*, n° 53, p. 199-221.
- ZARUBINA Tatjana, 2008 : «La psychanalyse en Russie dans les années 1920 et la notion de sujet», in Janette Friedrich et Patrick Sériot (éd.) : *Langage et pensée : Union Soviétique, années 1920-1930*, Lausanne : Cahiers de L'ILSL, n° 24, p. 267-280.



Ivan Meščaninov (1883-1967)